SOCIETE DES AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDENE

SOMMAIRE:

- Éditorial,
- L'historique du Maquis de Siou Blanc, par D. MORETTI,
- Comment la mine de bauxite a évité le S.T.O., par J. MOUTET,
- Le Groupe DIONISI, par L. SCOLCA,
- Le plus vieux chasseur de sanglier, par C. CHESNAUD.

De Lattre de Tassigny entre dans Toulon, après son passage par le Revest

Président fondateur : CHARLES AUDE
Bulletin n°20 -Août 1994

Président en activité: CALDANI Claude
1112B, Route du Général De Gaulle
83200 -- Le Revest Les Eaux

Editorial

NE JAMAIS OUBLIER

20 août 1944, 20 août 1994, il y a donc 50 ans que le Revest se libérait.

Nous avons voulu ce bulletin pour ne jamais oublier toutes celles et tous ceux qui ont souffert de la barbarie nazie.

C'est bien sur Dominique Moretti qui apporte son témoignage par la communication de son discours fait à Siou Blanc le 6 juin 1993. Le Revest libre doit beaucoup à Dominique Moretti, Camolli, Poch et tant d'autres.

Jacques Mouttet, avec trop d'humilité, nous raconte une partie de sa jeunesse pendant cette période. Lecteurs, ne croyez pas qu'il « y avait des quantités industrielles de pain, de viande, de beurre ». En réalité, il y avait un peu plus de temps en temps, mais c'était si important quand on avait rien!. Jacques Mouttet minimise son rôle dans le Groupe Franc, comme il minimise son engagement et ses blessures. C'est caractéristique des difficultés que nous avons rencontré pour ce bulletin. Cette génération d'hommes et de femmes pense avoir agi normalement, ils ne se prennent absolument pas pour des héros. Nous avons dû insister, « les pousser dans leurs derniers retranchements », pour obtenir ces quelques informations. Cela explique la sortie tardive de notre bulletin.

Lucien Scolca (du Groupe Dionisi auquel appartenait Marini, père de Marini Jean Marie) nous explique ces quelques jours intenses. Il nous fait percevoir la difficulté du partage entre l'horreur de la guerre et la joie de la libération.

Jacques Justinniani existe!. Ce personnage exceptionnel a vu pendant cette période. Nous le remercions de ses souvenirs et profitons de cet éditorial pour lui dire toute notre estime à son égard.

Il ne faut pas oublier les régiments de Tirailleurs. Le Revest a été libéré le 20 août 1944 au matin par les 10ème et 11ème Compagnies du 3ème R.T.A. qui arrivaient du Grand Cap où elles avaient passé la nuit avec les F.F.I. du Groupe Camolli et Moretti. Ces soldats avaient un surnom légendaire de « Turco », car cette armée avait pour origine les milices turques des Deys d'Oran et de Bône (1830). Une stèle vient d'être inaugurée à Siou Blanc pour graver le lieu de la rencontre entre le R.T.A. et le groupe des résistants revestois, avant la libération du Village.

Pour le cinquantenaire du débarquement, le Conseil Régional vient d'éditer une plaquette : « La liberté vient du Sud », nous nous associons à son contenu:

« Il y a 50 ans, sur ces plages et sous ces oliviers où il fait bon vivre, des hommes étaient prêts à mourir pour notre liberté. Ils venaient de cette autre rive de la Méditerranée où le mot France signifiait pour beaucoup Tolérance, Justice et Progrès. Ils s'appelaient Saïd, David, John, Miguel, Mario, Paul ou Amadou. L'Histoire, pleine de bruit, de fumée et de fureur, a séparé ceux qui étaient alors unis par un même devoir et un même idéal et qui un jour, se retrouveront dans la fraternité des peuples. Restent pour toujours ensemble ceux qui reposent sous la Croix, le Croissant, ou sous l'Etoile.

Nous ne les oublierons jamais. »

L'historique du maquis de Siou Blanc

discours de Dominique Moretti

Il y a 49 ans, dans cette forêt où se confrontent neuf communes, Signes, Méounes, Belgentier, Sollies-Toucas, Sollies-Ville, Le Revest les Eaux, Evenos, Le Beausset, Le Castellet, s'est produit un drame.

Nous nous retrouvons, aujourd'hui, pour commémorer ce 6 juin 1944. C'est sur cette terre de Provence, dans ce site merveilleux et pourtant très proche de Toulon et où se trouvaient des forces d'occupation, que les responsables des Forces Françaises de l'Intérieur de Toulon et de ses environs avaient choisi, pour regrouper des hommes qui n'acceptaient pas la défaite et qui avaient fait le serment de se battre contre l'envahisseur.

La formation de ce maquis au nord de Toulon fut mis au point par les membres du Comité clandestin de la Libération Nationale dirigé par M. Amigas dit Deloncle, chef départemental , qui était assisté par l'enseigne de vaisseau de La Ménardière dit Sampan, venu d'Alger, par le capitaine d'infanterie coloniale Salvatori dit Savary et des chefs de la Résistance Varoise, M. Franck Arnal, président départemental de la Résistance, le docteur Lagier Picoche dit Patenotre.

Effectivement le 6 juin 1944, par l'appel de la France Libre, pour la reprise des combats, le monde sceptique, puis étonné et anxieux, apprenait que des forces alliées considérables prenaient pied sur la terre de France sur les côtes normandes.

Pour nous, l'espoir d'un débarquement imminent sur les côtes de Provence s'affirmait.

Quoi qu'il en soit, l'heure de l'action ouverte contre l'ennemi était venue. Notre chef Deloncle ordonna à ses troupes de rallier le maquis. Je me souviens encore pour notre groupe, le mot de passe était : "le breton".

C'est ainsi qu'en ce lointain 6 juin 1944, les partisans, souvent le ventre creux et mal chaussés, commencèrent à goûter sous la voûte des étoiles, l'attente angoissée des combats.

L'ORGANISATION

Plus de 400 hommes formaient 4 groupes, rattachés chacun à un point d'eau.

Ici le groupe de la citerne du gouvernement qui était commandé par Thoubert, secondé par Camolli. Plus loin le groupe de la citerne neuve, celui de Valbelle et à l'ouest celui de Siou Blanc, commandé par Pascouet.

Le commandement du P.C. était assuré par le commandant Savary, assisté des adjoints civils et militaires Lebras, Tramoni et Vadenberg.

LES MOYENS EN ARMEMENT

- 200 armes individuelles et munitions,
- 6 fusils mitrailleurs,
- 15 mitraillettes Sten,
- 2 mitrailleuses lourdes Hostkich.

LES VIVRES ET LES MEDICAMENTS

Ils étaient stockés à l'Abbaye de Montrieux et au camp de Chibron, placés sous l'autorité des Docteurs Lagier et Seyes.

LES MOYENS HUMAINS

Chaque jour, de nouveaux arrivés grossissaient nos rangs, mais, étaient-ils des vrais ou de faux partisans ? Certains étaient seulement de passage et déclaraient vouloir rejoindre les maquis du Haut Var d'où, quelquefois, le doute!

Nous étions des anonymes, à part quelques groupes comme celui du Revest qui était organisé depuis longtemps et dans lequel nous nous connaissions à part quelques déserteurs de l'armée italienne qui se sont joints à nous. Ayant à notre tête notre chef Louis Camolli, dont j'étais l'adjoint, nous étions cachés dans les rochers qui nous entourent. Notre maquis assurait le contrôle des axes routiers Toulon/Le Camp et Solliès/Brignoles que l'ennemi empruntait fréquemment pour se rendre à Marseille. Le groupe Revest était chargé de récupérer les armes sur le plateau de Signes et chez Maunier qui a été arrêté par la suite.

Du côté Ouest, le groupe Bianconi, de la citerne neuve, récupérait les armes stockées par Picoche, Arnal, Deloncle et Savary.

Malgré notre volonté de combattre, notre rêve de victoire allait s'envoler rapidement. Quatre jours après notre arrivée, alors que nous avions pris possession de tout le plateau, organisé notre plan d'attaque, nous avons commencé à voir des survols d'avions légers ennemis. Les ordres étaient surtout de ne pas se faire repérer. Les Allemands mis au courant de l'investissement du plateau, lancèrent leur offensive par le côté sud et par Tourris, voulant nous isoler de Toulon. Des sections allemandes bien entraînées attaquèrent notre premier

avant poste de Reboeuf sur la commune d'Evenos. Après une lutte acharnée, nos jeunes combattants blessés furent pris puis fusillés à la Rouvière, commune du Castellet. Deux jeunes scouts éclaireurs de France qui assuraient la liaison furent massacrés à l'aube du 12 juin.

Devant l'inégalité des forces et aussi devant l'inexpérience de nos jeunes combattants, notre dirigeant Amigas dit Deloncle ordonna le décrochement et le repli individuel avec armes pour la reprise du combat clandestin.

Notre action n'a pas été vaine puisque les Allemands se sentant pourchassés, les actes de sabotage s'intensifiant, gardèrent dans notre région le maximum d'effectif. Cette opération les obligea à demeurer sur place, facilitant ainsi l'avance des troupes alliées en direction de Paris.

QUE PEUT-ON RETENIR DE CETTE EPOQUE TRAGIQUE?

Hélas ! Le sort cruel qui devait frapper dix des nôtres, ceux que nous aimions le plus, parce que sans doute ils étaient les plus jeunes, les plus enthousiastes et les plus téméraires. Pour les autres, pendant deux mois, la crainte et la peur d'être dénoncés et pourchassés car notre clandestinité avait été dévoilée. Par contre un point positif: la récupération des armes pour nous battre au cours de la libération de Toulon.

A nos Camarades, nous avons voulu dans cette clairière élever cette stèle du souvenir. La pierre qui garde les noms où la trace arrête le passant et ramène le pèlerin. Je m'incline devant vous, devant vos familles, devant tous ceux qui se souviennent et qui vous honorent et je fais comme chaque année le serment solennel d'être fidèle à votre pensée :

vous **Abraini Pierre** **Carpe Jean** **Delage Georges**

Levine Jacques **Guerrini Jacques** **Fiet Jean**

Giannoli Pierre **Louis Roger** **Seguetti Roger**

et toi l'**Inconnu** du maquis qui est venu mourir sur notre terre provençale, qui étais-tu ? d'où venais-tu ?

Au nom de mes camarades du maquis de Siou Blanc - Valbelle, je vous remercie tous, Mesdames et Messieurs, de votre présence qui marque le souvenir et prolonge, malgré les années, la leçon qui se dégage du sacrifice de nos martyrs et de leur foi, dans la destinée de la Patrie.

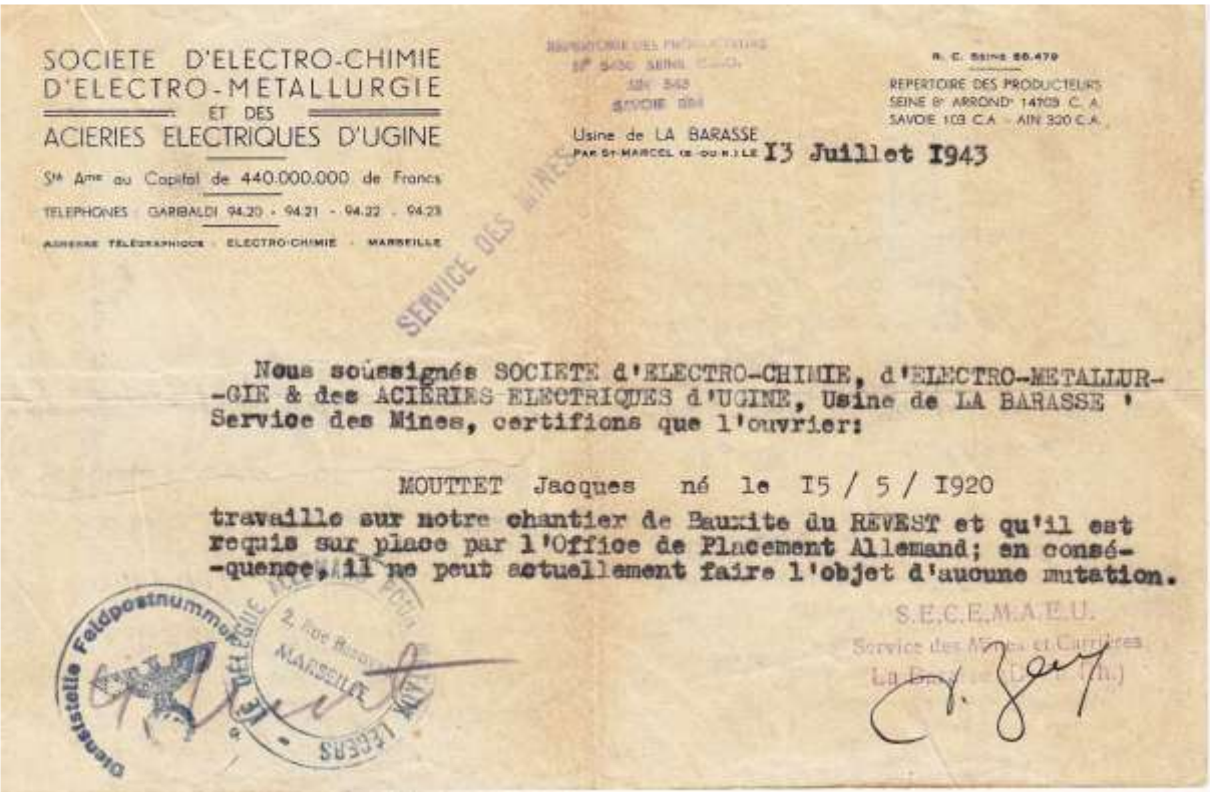
Pour nos camarades de combat, pour ceux de notre maquis qui ont disparu au cours de ces dernières années, je vous demande de bien vouloir observer une minute de silence.

La ferme de Siou Blanc, un des haut lieu de la résistance varoise.

COMMENT LA MINE DE BAUXITE DU REVEST A ÉVITÉ LE S.T.O.

par Jacques MOUTET

J'étais en faculté d 'Aix, lorsque j'ai vu pour la première fois des soldats allemands: c'étaient des motards, ils étaient au bas du Cours Mirabeau. Ça m'a donné un choc, je suis rentré immédiatement à la maison. C'était une impression très désagréable. Je suis resté ici sans bouger. Je me suis contenté de faire de la « résistance très passive», c'est-à-dire que le jour où j'ai reçu mon papier qui disait « Prenez votre cuillère à pot » (c'était la première fois que je voyais cette expression), avec un rendez-vous à la gare pour partir en Allemagne, je me suis débrouillé pour m'inscrire à la mine au Revest.



SOCIETE D'ELECTRO-CHIMIE
D'ELECTRO-METALLURGIE
ET DES
ACIERIES ELECTRIQUES D'UGINE
Sté Ame au Capital de 440.000.000 de Francs
TELEPHONES GARIBALDI 94.20 - 94.21 - 94.22 - 94.23

R. C. Seine 88.479
REPERTOIRE DES PRODUCTEURS
SEINE 8e ARROND' 14103 C. A.
SAVOIE 103 C.A. - AIN 320 C.A.

Usine de LA BARASSE LE 13 Juillet 1943

SERVICE DES MINES

Nous soussignés SOCIETE d'ELECTRO-CHIMIE, d'ELECTRO-METALLUR--GIE & des ACIÉRIES ELECTRIQUES d'UGINE, Usine de LA BARASSE ' Service des Mines, certifions que l'ouvrier:

MOUTTET Jacques né le 15 / 5 / 1920

travaille sur notre chantier de Bauxite du REVEST et qu'il est requis sur place par l'Office de Placement Allemand; en consé--quence, il ne peut actuellement faire l'objet d'aucune mutation.

Dienststelle Feldpostnummer

S.E.C.E.M.A.E.U.
Service des Mines et Carrières

Le comble! c'est un collaborateur notoire (de Toulon) qui m'avait dit que je devais partir en Allemagne et qui me conseilla de me camoufler.

A la mine, au début, personne n'y allait. L'Electro-Chimie a fait oeuvre de puissance de bienveillance, car je n'étais pas le seul.

Et puis un jour, je pense qu'il y eut délation, Monsieur Bertin qui était ingénieur des Mines m'a dit qu'il fallait venir. Au début, je travaillais dans les bureaux. Mais un lundi, ils m'ont dit:« Cette fois-ci, il faut descendre parce que la Gestapo est venue dimanche et j'ai été obligé de jurer que vous étiez un bon mineur, un des meilleurs ». Il y avait pas mal de monde dans cette mine. Les deux tiers étaient des prisonniers rapatriés, les autres des gens comme moi, des « camouflés ». Quarante personnes dont la moitié était en surnombre.

On avait des rations spéciales comme mineurs de fond. On avait des quantités industrielles de pain, de viande, de beurre. Le Revest a bénéficié indirectement de cela car, avec ceux qui comme moi étaient dans cette mine pour échapper au S.T.O. en Allemagne, il y avait de « vrais » mineurs de fond comme Doussaint et Orlovic. Les professionnels étaient quatre ou cinq. Ces rations étaient envoyées par le gouvernement français.

Malgré cela, malgré les avantages que nous tirions de nos récoltes, malgré les échanges que nous faisions, malgré tous ces privilèges, mon père a maigri de 27 kg. Il prétend que cela lui a sauvé la vie car il était plutôt fort!.

Les organisations de résistants que je connaissais, c'étaient Camolli, des scouts et l'amiral Baudoin qui était dans le secteur de la Valette. C'était un des rares marins qui avait fait un choix. Il formait les types pour l'avenir. J'ai connu Camolli avant la guerre. Il a toujours été enthousiaste. En 1936, lors de la création des faucons rouges, il se démenait. Il sacrifiait ses loisirs pour s'occuper des enfants des autres. Ce n'étaient pas mes idées, mais il faut reconnaître son engagement. Dans la résistance, il a agi sur le plan local et cela a été reconnu sur le plan national entre autres par le général de Gaulle.

Un groupe d'allemands se tenait dans le village, près de la mairie, dans la campagne David, là où il se construit les immeubles. Ces allemands n'étaient pas embêtants comme occupants, c'étaient des territoriaux plutôt « tranquilles ». Mais malgré leur passivité, ils se sont défendus au moment du débarquement. Un dimanche matin, alors que je partais à la messe vers 9h15, aux deux cyprès, j'ai vu descendre les premiers tirailleurs: c'était la section Serette, à l'époque aspirant. Ils allaient vers le village, conduit par René Poch. Ils ont tourné à gauche, vers l'église. Il y eut alors des échanges de coups de feu avec les allemands. La seule victime fut la belle-mère de France, Madame Laure, victime d'un arrêt cardiaque. Les allemands faits prisonniers n'ont subi aucune réaction de la population revestoise qui elle, était plutôt à la joie.

La section Serette a continué dans la vallée. Dans l'après-midi, le colonel de Linares a installé son poste de commandement dans notre

maison. Il y est resté au moins quatre ou cinq jours, avec le commandant Sauvagnac et d'autres. C'est ici qu'est venu nous rejoindre le général de Lattre de Tassigny. Nous l'attendions vers 13 h pour le repas. Devant son retard, mon père prit la décision de se mettre à table sans lui. Le colonel de Linares invoquant le caractère difficile du général insista pour l'attendre. Mon père se mit à table, suivi de tout le monde. Vers 17h, le général arriva: mon père fit remarquer au colonel de Linares que si nous l'avions attendu, nous serions encore à jeûn. Nous avons veillé sur la terrasse, puis le général est parti pendant la nuit.

Le 23 août, je me suis engagé et je suis allé vers Marseille où il y avait des combats très rudes, auxquels je n'ai pas participé. J'étais engagé dans le bataillon des Tirailleurs. Je suis resté avec eux jusqu'à Stuttgart, donc après l'armistice. J'avais trouvé une solution assez agréable: j'étais au groupe Franc. C'était bien parce qu'on était tranquille, on était à peu près sûr d'avoir un toit tous les soirs, sauf quand on était en mouvement. C'étaient des gens qui avaient une mauvaise réputation mais surfaite. Ils étaient toujours dans le P.C. du colonel. On partait en patrouille la nuit, on faisait des coups de main, on n'était jamais à la même place. C'était relativement confortable puisqu'on dormait très souvent dans un lit, cela transcendait la vie. C'était une guerre plus intense sur une courte durée. Notre réputation venait de nombreux soldats qui étaient des maquereaux, des voyous. On disait d'eux qu'ils étaient des spécialistes du couteau, de la grenade. On nous a appelé « les trente salopards ». Mais enfin, cela était du folklore.

En décembre 1944, je suis revenu au Revest car j'ai été blessé par un coup de pas de chance. Je me suis trouvé sur la trajectoire d'une ligne d'obus. On partait pour un coup de main relativement sérieux et on avait trois petits chars avec nous, pour aller libérer une ville des Vosges. Malheureusement le bruit des chars a attiré sur nous une dégelée d'obus. Tout mon groupe a été anéanti (tués ou blessés), c'était tout le premier groupe du groupe Franc.

Etant étudiant, j'ai pu être démobilisé très rapidement grâce à un décret qui permettait aux étudiants de retourner à leurs études.

IL A Y 50 ANS, LES RESISTANTS DU GROUPE DIONISI ATTAQUAIENT LE CHATEAU DE LA RIPELLE ET LA BOULANGERIE ALLEMANDE DE DARDENNES

Entretien avec Lucien SCOLCA

Les Amis du Vieux Revest : Il est évident que vous êtes plutôt jeune par rapport à de nombreux combattants de la guerre 1939/45.

Lucien SCOLCA : C'est exact, je suis rentré dans la résistance en 1943, je n'avais pas dix sept ans.

A.V.R. : Comment avez-vous contacté la résistance ?

Lucien SCOLCA : J'habitais au Fort Rouge. Lors des alertes pendant les bombardements, nous nous abritions dans une grotte sur les pentes du Faron. C'est là qu'un jour j'ai rencontré deux jeunes qui m'ont dit qu'ils étaient résistants: j'ai proposé mes services. A cause de mon jeune âge, ils ont refusé. J'ai dû insister en faisant remarquer que je pouvais être utile, par exemple, comme agent de liaison. J'ai donc pu rejoindre un groupe, celui de Dionisi qui appartenait à la 13eme Compagnie des F.F.I. du Var.

A.V.R. : Rejoindre le maquis, est-ce rejoindre une armée secrète avec des règles de vie très militaires ?

Lucien SCOLCA : Absolument pas. A partir de 1943, nous étions une quinzaine dans un cabanon qui se trouvait dans l'actuel lotissement de la Grenette, à gauche de la route qui monte à la Tourevelle. Nous vivions tantôt dans ce cabanon, tantôt dans nos familles. A partir de mai-juin 1944, nous sommes restés en permanence dans ce lieu entouré d'oliviers d'où le nom que nous avions pris :" le maquis des Olivières". Il n'y avait pas de règle stricte si ce n'est celle de la prudence et du silence. Mais la nuit nous avions notre tour de garde.

A.V.R. : Aujourd'hui, cet endroit parait être très proche de Toulon !

Lucien SCOLCA : Aujourd'hui oui, mais à cette époque, c'était le bout du monde. Les conditions de vie dans ce cabanon étaient d'ailleurs très précaires. L'inconfort était total.

A.V.R. : Quels étaient vos moyens militaires ?

Lucien SCOLCA : Ridicules, quelques vieux fusils, quelques vieux pistolets, quelques Sten et un fusil mitrailleur. Il a fallu attendre la prise de la boulangerie allemande de Dardennes pour que nous soyons vraiment armés. Nous cachions d'ailleurs une partie de nos armes dans une carrière qui se trouvait à l'angle de la route de la Tourevelle et de la route du barrage, sous de grandes pierres plates.

A.V.R. : Le groupe DIONISI était-il intégré à l'ensemble du mouvement de la résistance?

Lucien SCOLCA : Ce que je sais, c'est qu'après le décrochage du maquis de Siou Blanc sur l'ordre de SALVATORI, des groupes sont partis dans toutes les directions, certains au Revest, d'autres à Dardennes dont Dionisi.

A.V.R. : Il y a donc 50 ans, vous participiez à la libération de la vallée, comment cela s'est-il passé ?

Lucien SCOLCA : Les Allemands tiraient du Faron des obus de mortier dans la vallée. En bas, ils s'étaient rassemblés par endroits où nous les attaquions. Il y avait le Premier Bataillon de Choc, le 3ème Régiment Des Tirailleurs Algériens (3ème RTA) et quelques résistants. Nous faisions le coup de feu, puis nous partions, cela allait vite.

A.V.R. : Les combats ont-ils été durs ?

Lucien SCOLCA : C'était la guerre, parfois les combats étaient violents, parfois les Allemands se rendaient facilement, peut-être fatigués par cette guerre. Mais il y eut aussi des actes indignes de leur part. Sur la route actuelle de la cité Lambert, des soldats Allemands se sont avancés les bras en l'air comme pour se rendre. Les soldats français se sont découverts. Des soldats Allemands ont alors plongé au sol et d'autres Allemands, cachés, ont tiré à la mitraillette tuant quelques français. Nous avons riposté au lance-flammes.

A.V.R. : Et puis ce fut au tour de la boulangerie allemande de Dardennes ?

Lucien SCOLCA : Oui. Nous sommes descendus par la rivière jusqu'à Dardennes. Nous étions avec le 1er Bataillon de Choc.

TROFIMOFF : Effectivement, j'ai rencontré alors le capitaine TORRI. Il avait soif, je lui ai donné de l'eau.

Lucien SCOLCA : C'était le point le plus avancé du 1er Bataillon de Choc, nous devions occuper la maison des Monteux qui était en haut d'une petite colline.

TROFIMOFF : J'ai conduit le capitaine TORRI accompagné de deux Algériens par le portail en bois de la propriété des Monteux.

Lucien SCOLCA : Nous sommes restés deux jours et deux nuits dans cette maison vide. Dès le début, un soldat du 1er Bataillon de Choc en voulant regarder par une fenêtre a reçu une balle en pleine tête. Il a agonisé à nos côtés pendant ces deux jours, c'était horrible.

TROFIMOFF : La maison était vide car les Monteux avaient été dénoncés aux Allemands en raison de leur appartenance religieuse. Ils étaient partis à vélo quelques jours avant la venue des Allemands dans leur maison.

Lucien SCOLCA : Nous voulions attaquer la boulangerie qui se trouvait en contrebas, mais l'officier du 1er Bataillon de Choc avait ordre de garder ce point d'observation et non pas d'attaquer la boulangerie. Il refusa de venir avec nous. Le groupe DIONISI a donc attaqué seul.

A.V.R. : Vous avez attaqué sans connaître ?

Lucien SCOLCA : Nous connaissions bien car l'un des nôtres MONTAPERTO était coiffeur et était venu souvent couper les cheveux aux Allemands dans la boulangerie. Nous avons attaqué à l'aube. Les Allemands étaient à droite en rentrant. C'est PESCATORE qui a tiré le premier en détruisant le portail en bois avec son fusil mitrailleur. Le combat a été bref car les Allemands ont été surpris. Nous n'avons pas eu de perte, les Allemands un ou deux blessés.

TROFIMOFF : Je me souviens parfaitement, après, de la distribution de pain et de farine. Nous n'avions plus rien depuis quelques temps au hameau.

Lucien SCOLCA : Nous avons distribué le pain et la farine à de nombreuses personnes qui habitaient les grottes en bordure de la rivière. Je me souviens d'un homme âgé qui a voulu emporter un sac de 100 K de farine. Il a plié sous le poids, mais est quand même parti avec son sac.

A.V.R. : Et puis ce fut la destruction du char ?

Lucien SCOLCA : Oui, deux chars Allemands sont passés devant l'entrée de Dardennes. Le 1er Bataillon de Choc avait un canon sans recul en poste. C'est ce canon qui a détruit le char. L'équipage du char a brûlé vif, c'était affreux. Le second char a continué vers la Poudrière.

A.V.R. : Vous avez alors quitté Dardennes pour la Poudrière ?

Lucien SCOLCA : Non, nous sommes restés au hameau. Nous avions trouvé un lapin et avions demandé au boulanger du hameau de nous le faire cuire. C'est ce qu'il fit devant sa boulangerie. Les obus de mortier, tirés du Faron, ont interrompu notre repas. Nous nous sommes cachés dans le béal, les pieds dans l'eau. Quand nous sommes ressortis, les obus avaient détruits le foyer où cuisait notre lapin. Il y eu d'ailleurs des morts parmi la population.

A.V.R. : Et puis ce fut la libération du château de la Ripelle ?

Lucien SCOLCA : Un officier (du 1er Bataillon de Choc ou du 3eme R.T.A.?) nous a demandé de participer à cette attaque. Il a d'ailleurs été agressif à notre égard: " Ceux qui veulent venir, viennent, les autres restent !". Nous lui avons rappelé que nous combattions déjà depuis longtemps et que nous irions tous. Nous étions nombreux autours du château. C'était un hôpital, avec sa grande croix rouge. Des coups de feu étaient tiré de cet hôpital, c'était la raison de notre attaque. Le combat a duré 1 heure à 1 heure 30. Les Allemands se sont rendus. A l'intérieur, il y avait des médecins et des infirmières sans arme, soignant, opérant des soldats Allemands. Mais il y avait surtout des mongols qui avaient jeté au sol des blessés Allemands pour leurs prendre les matelas qu'ils avaient mis en protection aux fenêtres. C'étaient eux qui tiraient. Quand je suis rentré dans le château, un mongol, les bras en l'air, a voulu me donner des cigarettes en me disant : "Camarade" . Alors qu'il venait de nous tirer dessus, voilà qu'il voulait que nous soyons camarade ! J'ai écrasé au sol son paquet de cigarettes et lui ai mis mon fusil sous le menton, il a comprit et s'est tu. Il faut se rappeler que les mongols étaient recrutés par les Allemands pour s'occuper spécialement des résistants.

A.V.R. : Avez-vous eu beaucoup de pertes ?

Lucien SCOLCA : Non, aucune. Seuls les mongols voulaient se battre. D'ailleurs les médecins Allemands ne voulaient absolument pas transformer cet hôpital en camp retranché.

A.V.R. : Vous êtes alors descendu à la Poudrière ?

Lucien SCOLCA : Nous avons pris la route de la poudrière. En chemin, avec l'aide de l'armée, nous avons maîtrisé les soldats Allemands qui devaient faire sauter le pont Saint Pierre. Il y avait de gros obus, reliés par des fils électriques et de l'explosif .

A.V.R. : A la Poudrière, les combats étaient violents ?

Lucien SCOLCA : Oui. Il y avait une grosse concentration de militaires français. Ils avaient tout tenté contre les portes blindées. Ils avaient même collé des explosifs magnétiques sur les portes, mais en vain. Le groupe DIONISI n'était qu'observateur. Nous étions en face, de l'autre coté de la rivière.

Le 24 août la poudrière de Saint-Pierre explose. Des policiers résistants dotés d'armes récupérées sur les allemands posent pour un photographe américain. *(Photo doc. V.M.)*

A.V.R : Et puis ce fut l'explosion ?

Lucien SCOLCA : D'une violence inouïe. Nous avons été projetés au sol, les uns sur les autres. Des blocs de rochers ont volé très haut. Cela a dû faire 300 ou 400 tués. Les corps étaient déchiquetés. C'est l'une des trois galeries qui a été détruite. Nous ne saurons jamais qui a fait exploser cette galerie. Mais je pense qu'un char français a réussi à toucher une mine marine, mine de grande taille, stockée à l'intérieur et cela lorsque les Allemands ont ouvert leur porte pour laisser tirer au canon leurs propres chars. Je ne vois pas d'autre explication.

TROFIMOFF : J'étais chez moi quand la Poudrière a explosé, la terre a tremblé, j'ai été soulevé par le souffle, un immense nuage de poussière est monté. Une locomotive est restée longtemps en travers de la route.

Lucien SCOLCA : La locomotive a été éjectée de la Poudrière à travers le mur d'enceinte.

TROFIMOFF : Le moulin qui se trouvait en face a été entièrement détruit.

Lucien SCOLCA : Je me souviens de trois Allemands gravement mutilés sous le pont en bois, en face de l'entrée. L'un d'entre eux souffrait tellement, nous faisait comprendre avec les mains qu'il souhaitait qu'on l'achève d'une balle dans la tête. Malgré leur état désespéré, ils ont été brancardés par les militaires français en direction d'un hôpital. Parmi les victimes, il y avait des civils.

TROFIMOFF : Peut-être des requis du S.T.O. ?

A.V.R. : La prise de la Poudrière marque la fin de votre engagement dans la vallée ?

Lucien SCOLCA : Non, pas tout à fait. Le groupe DIONISI avait la garde de la poudrière. Une des galeries de celle-ci contenait des stocks de nourriture: soupe en conserve, beurre et pain en boite, miel, lait concentré et même whisky. Nous avions une petite table devant l'une des portes de la poudrière et nous notions sur un cahier les noms des familles à qui nous distribuions ces conserves pour éviter les abus, mais sincèrement ce cahier était bidon !. Le 3me RTA et le Bataillon de Choc avaient pour mission la prise du Faron toujours occupé par les Allemands. Un officier cherchait un guide pour les conduire en voiture: je me suis proposé. L'officier m'affirma avant de partir que ses hommes auraient pris les forts avant notre arrivée. J'étais avec un Algérien, dans la Jeep en tête de la colonne de véhicules. De gros obus tombaient autour de nous. Ils étaient tirés de Saint Mandrier. Ils mirent le feu au Faron. J'étais inquiet car les coups tombaient près. L'Algérien qui conduisait la Jeep riait et me dit que l'on passerait. Ce fut le cas. Au sommet, les autres militaires français avaient neutralisé les Allemands, parfois à l'arme blanche. Au début de la montée du Faron, pendant quelques minutes, j'ai arrêté la colonne pour dire bonjour à ma mère que je n'avais pas vue depuis trois mois et lui remettre un peu de nourriture. Certains officiers n'ont pas apprécié !

A.V.R. : Quelque temps après, vous avez trouvé le charnier du vallon de la Rouvière ?

Lucien SCOLCA : Il s'agissait de 10 résistants. Ils avaient été pris 3 mois avant la Libération. Les Allemands les avaient torturés, leur avaient fait creuser leur tombe et puis les avaient fusillés à la mitraillette. Certains d'entre eux n'avaient été que blessés et sont morts enterrés vivants. C'est un médecin qui était avec

nous qui s'en est rendu compte. Ils n'appartenaient pas à notre groupe, mais c'étaient nos amis d'enfance. Nous les avons veillé toute une nuit dans une ferme.

Une partie du Groupe Dionisi devant le cabanon de la Tourevelle

Forrestieri Proto Alerini Montaperto Rey Roger
Scolca Smith Ceccaldi
les frères Vaccaro et le fils Dionisi

LE PLUS VIEUX CHASSEUR DE SANGLIER DE LA COMMUNE A 83 ANS

par Claude Chesnaud

Le visage sec, l'oeil bleu perçant, Jacques Justinniani est une mémoire vivante de nos collines revestoises. En effet, depuis les années 30, il chasse parmi nos garrigues et connaît sûrement mieux que n'importe quel revestois tous les coins du Grand Cap . Durant toutes ces années de chasse, il a aussi et surtout rencontré, croisé, appris à connaître tous les êtres vivants qui ont toujours été présents dans la colline. Sa mémoire extraordinaire a enregistré chaque détail de plus de 60 ans d'histoire. Parfois, quand il décide, il communique ses souvenirs, mais à notre goût , trop au compte gouttes.

Cet homme, très rigoureux, d'une correction exemplaire, d'un savoir vivre, d'une finesse rarissime, a du caractère... . Et comme avec tous ces gens entêtés, avec du temps et de la patience, viennent toujours les moments fabuleux de la communication: c'est le matin quand on vient le chercher pour aller à la chasse et le soir après les battues, au rendez-vous de chasse devant la cheminée.

Les commentaires d'après chasse consistent toujours à refaire le trajet du sanglier, des chiens et des différents incidents qui permettent très souvent au sanglier de passer à travers les pièges que nous lui tendons. Lors de ces commentaires, Jacques expliquait la géographie du territoire. Et chaque fois que l'occasion était possible, nous repassions dans les endroits décrits par Jacques et empruntés par les sangliers, bien souvent dans les mêmes positions qu'eux, c'est à dire à quatre pattes: notre maquis ne permet pas toujours d'autres solutions. C'est ainsi que nous avons pu nous rendre compte de l'exactitude des propos de Jacques. Mais pour cela, il a dû, pendant des années, explorer chaque centimètre de notre colline pour apprendre aussi parfaitement. Il est évident que seule la passion l'a motivé. Connaître son secteur de chasse reste la base de tout bon chasseur de sanglier. C'est donc parce que Jacques ne racontait pas n'importe quoi, à l'inverse de beaucoup d'autres, que nous avons pris l'habitude d'être attentifs à chacun de ses propos, plutôt de ses secrets: à tel endroit un fringa(1), à tel endroit une draille(2), à tel endroit une bauge, à tel endroit une samble(3), à tel endroit un pas(4) ... . Et chaque fois que Jacques précise, chaque fois nous allons voir et chaque fois c'est confirmé.

C'est aussi parce que ce petit homme sec, robuste, toujours habillé en bleu (peut être parce qu'il n'aime pas les Rambo), a des qualités physiques, qu'il a pu, bien au delà de ses soixante ans, mener les chiens. Cela consiste, tôt le matin, à trouver les piades(5) des sangliers, vérifier si ces dernières sont fraîches, lâcher les chiens, les suivre toute la journée, de la bauge jusqu'au posteur(6) qui va éventuellement aganter(7) le cochon. C'est un véritable sport car nos bois ne sont pas les plaines de Sologne, la végétation n'est guère composée de fougères ou autres plantes où il fait bon se vautrer. Nous conseillons vivement à tous ceux qui paient pour maigrir de suivre les chiens. Mais honnêtement, la dépense en frais de chaussures et en vêtements doit dépasser le coût du plus cher des régimes, reste que cette méthode est saine parce que naturelle.

Mener les chiens, c'est aussi s'occuper de l'organisation d'une battue, et c'est toujours un meneur d'hommes qui a cette responsabilité: Jacques est de ceux là. Les " outils " indispensables sont les chiens. Et comme Jacques n'a pas toujours eu que de très bons chiens (qu'il nous en excuse), il a du compenser par plus d'engagement physique, par plus d'intelligence.

Avec le temps, Jacques nous a expliqué comment ses parties de chasse au Revest se passaient. Il travaillait à l'arsenal de Toulon qu'il quittait le vendredi soir, avec quelques fusils(8), prenaient le trolley qui les déposait au bar Terminus de La Chapelle. Ils montaient à pied au Grand Cap par les chemins charretiers, dormaient dans les jas d'où ils partaient le samedi matin. Nous n'étions pas encore à la génération des routes goudronnées et des véhicules tous terrains. La nuit du samedi au dimanche se passait donc dans les cabanons du Grand Cap. Le retour du dimanche soir se faisait aussi à pied.

Parfois les chiens qui avaient continué à courir tard dans la soirée après les porcs(9) rentraient tout seuls ... au cours Lafayette où Jacques habitait: «je laissais la porte de la remise ouverte et dans la nuit, j'entendais le bruit des cascares(10), je savais que mes chiens arrivaient. Ha! ce n'est pas aujourd'hui que cela serait possible ! ". Quand les chasseurs tuaient un sanglier, ils le découpaient sur place, se partageaient leur prise afin d'équilibrer le poids: c'était le seul moyen pratique pour un transport aisé.

Et puis est venue la guerre avec les nazis. Jacques et ses copains ont continué de chasser. Mais les risques étaient alors considérables, car s'ils avaient été pris, ils risquaient d'être fusillés. Ils cachaient leurs armes dans la barre rocheuse qui est à gauche en dessous du col des morts et en dessus du stade. Les sangliers n'étaient pas les seuls gibiers, des moutons, abandonnés par des pastres(11) partis à la guerre, étaient devenus sauvages. Jacques et ses amis les chassaient, c'était un complément au manque de nourriture. La période 39/45 est celle de mauvais souvenirs, de très mauvais souvenirs.

Nombreux sont ceux qui ont alors souffert de la faim. Et cette période de douleur explique pour quelle raison il y eut parfois des contacts avec les Allemands qui travaillaient à la boulangerie militaire: ne portons aucun jugement de valeur, nous qui sommes de la génération d'après guerre et qui n'avons jamais eu faim. Jacques a vu tout cela, sans haine. Il a toujours détesté la guerre et il pense que les hommes parfois font des gestes par obligation.

Il a vu aussi mourir des Allemands et des Italiens, victimes entre eux de règlements de comptes.

Avec des amis corses, il passait la nuit dans le jas de Gantolme dans la plaine des Selves. Des déserteurs italiens les ont rejoint à la recherche d'un abri . En plaisantant, pendant que tout le monde s'endormait, un chasseur dit en corse qu'il fallait égorger les Italiens pour les voler. Les langues corses et italiennes étant proches, les déserteurs italiens se sont affolés et se sont enfuis vers Solliès-Toucas où les Allemands les ont pris et les ont sans doute fusillés: " Quel con! s'il avait fermé sa gueule, lui et ses plaisanteries de con !".

Un matin, au Pointu, près du gros trou d'eau, un Allemand gisait mort. Les chasseurs ont pris peur des représailles et n'ont plus chassé dans ce secteur pendant quelques temps.

Et puis ce fut le drame des jeunes qui ont été fusillés à la citerne dite depuis « des maquisards ». Quand Jacques raconte cette journée, son visage se marque.

Le matin, aux Quatre Piliers, des gendarmes français ont vu les chasseurs et les ont fait partir. Pendant ce temps, les Allemands encerclaient les jeunes gens près de la citerne dans l'actuelle forêt domaniale et les ont fusillé. Aujourd'hui, il en veut encore à ces jeunes, non pas parce qu'ils ne leur disaient pas bonjour au hasard des rencontres dans le bois, mais parce qu'ils "se cachaient dans un endroit propre et plat comme la place de la Liberté". Souvent, très souvent, Jacques dit la même phrase :" c'est dans les Mariettes(12) qu'ils devaient se cacher, mais ils ne nous parlaient jamais, s'ils nous avaient demandé, c'est dans les Mariettes qu'on les aurait envoyés ".

C'est aussi pendant cette période qu'il a connu un officier polonais qui habitait à l'Auberge " de l'homme vivant", et resta dans notre pays. Cet officier était un homme gentil, C'est lui qui nous confirma que les Allemands faisaient travailler les Italiens dans le Grand Cap comme charbonniers. Les grands cylindres en fer rouillé que vous pouvez retrouver au nord du Grand

Cap proche de grandes lugues(13) sont les restes des vieilles charbonnières qu'utilisaient les Italiens pour faire du charbon de bois. "Le Polonais" vient de déménager, il a vendu l'Auberge de l'homme vivant. Je regrette son départ car très souvent, je prenais un moment pendant mes journées de chasse pour aller discuter avec lui, même si j'ai toujours su qu'il a souvent essayé de tuer des cochons devant mes chiens et cela sans mon autorisation (le crime est grave !), à un poste que nous appelons d'ailleurs " le pas du polonais".

Après la guerre, les méthodes de chasse dans notre commune ont évolué comme toute notre société. Les chemins de terre ont été goudronnés, les véhicules se sont vulgarisés et ont remplacé les jambes, le car est monté jusqu'au Revest, la poudre T a remplacé la poudre noire, les cartouches à amorce les cartouches à broche ... et Jacques a continué de marcher derrière ses chiens, les sangliers ont continué de fréquenter nos maquis.

Après la chasse, les chasseurs continuent à expliquer leur journée avec leurs mots, leurs expressions, leurs phrases, leurs gestes.

Promeneur, si tu veux, un soir d'hiver, arrête-toi auprès de la cheminée du Matelot(14), et écoute : Jacques et ses amis sont les derniers représentants d'une culture dont tu ignores beaucoup.

(1) fringa : trou de boue dans lequel viennent se frotter les sangliers
(2) draille : sentier plutôt étroit
(3) samble : trou d'eau où vont boire les animaux
(4) pas : passage qu'empruntent les sangliers et où se postent les chasseurs
(5) piade : trace que laissent les sangliers avec leurs sabots
(6) posteur : chasseur qui reste posté pendant toute la battue
(7) aganter : attraper
(8) fusils : les chasseurs qui se postent sont appelés fusils
(9) porc : en Provence, le sanglier se dit porc singlar
(10) cascares: cloches des chiens
(11) pastre: berger
(12) Mariettes : lieu dit au sud est du Grand Cap, très boisé et accidenté
(13) lugue : lieu où est fait le feu pour obtenir le charbon de bois
(14) Le Matelot : lieu dit à Tourris